

Peut-on désirer sans souffrir ?

Corrigé

Le désir est une tendance spontanée qui me pousse vers un objet considéré comme source de satisfaction possible. A première vue, il semble tout à fait contradictoire de dire que le désir pourrait être lié à une souffrance, c'est-à-dire à certaines expériences désagréables. En effet, quand je désire, c'est bien parce que j'imagine que l'objet de mon désir pourra m'apporter un certain plaisir. En ce sens, le véritable objet du désir, c'est bien le plaisir lui-même. Cependant, peut-on vraiment désirer sans souffrir ? Quand je désire, c'est bien parce que je n'ai pas ce dont je désire : même si le désir *visé* une satisfaction, faire l'expérience du désir en tant que tel c'est toujours faire l'expérience douloureuse d'un manque. Le problème est donc le suivant : le désir doit-il d'abord être conçu comme manque ? Ou bien est-il possible d'imaginer une forme de désir qui soit compatible avec le fait de se satisfaire de ce que nous avons déjà ?

Dans une première partie, on montrera que si le désir semble nous condamner à la souffrance, c'est parce qu'il se définit d'abord comme manque. On verra ensuite qu'il est néanmoins possible de trouver une forme de plaisir stable, à condition de soumettre nos désirs à notre raison. Enfin, nous montrerons que le désir est le processus par lequel nous donnons un sens et une valeur à notre souffrance.

Il pourrait sembler étranger d'imaginer que le désir serait lié à la souffrance, dans la mesure où le désir se donne toujours comme la recherche d'une certaine satisfaction qu'on imagine. Pourtant, à mieux y regarder, il faut bien que cette satisfaction me manque, pour que je puisse la désirer !

Le désir, par essence, ne peut pas être satisfait. La raison en est que le désir se définit toujours par un écart : je ne peux désirer que ce que je n'ai pas. Par conséquent, quand je désire quelque chose, c'est que je ressens son absence comme une douleur ; et quand finalement je l'ai, je ne peux plus le désirer. Certes, le désir se dirige vers une satisfaction, mais cette satisfaction n'est que ponctuelle et brève, alors que la souffrance du manque se fait sentir sur la durée. C'est pour cela que selon Schopenhauer (*Le monde comme volonté et comme représentation*), le désir est essentiellement souffrance. Nous souffrons du manque de ce que nous n'avons pas, puis nous jouissons brièvement de l'avoir, et la souffrance réapparaît à nouveau quand nous finissons par nous en lasser. En ce sens, pour Schopenhauer "la vie oscille, comme un pendule, de droite à gauche, de la souffrance à l'ennui". Aussi pessimiste que soit cette conception du désir, il faut prendre l'argument au sérieux : tant que nous pensons le désir comme quelque chose auquel nous serions totalement soumis, tant que nous nous imaginons passifs face à nos désirs, nous devons conclure que nous sommes constamment balancés par eux de souffrance en souffrance.

Le désir ne nous condamne à la misère que lorsque nous lui confions une puissance absolue sur nos vies. Cet abandon au désir s'incarne chez Platon dans le portrait de Calliclès (*Gorgias*). Pour Calliclès, tout désir doit être poursuivi, parce que c'est ce qu'il y a en nous de plus naturel et de plus essentiel. La vie la meilleure est celle de l'homme qui cherche à satisfaire tous ses désirs. Pourtant, lui répond Socrate, un tel homme est semblable au tonneau percé des Danaïdes, qu'on remplit au fur et à mesure qu'il se vide. Autrement dit, le projet de chercher le maximum de plaisir en réalisant un maximum de désirs est logiquement contradictoire : celui qui lâche la bride à ses désirs se condamne en fait à nourrir sa propre frustration. Veiller à réaliser tous ses désirs, c'est n'en réaliser aucun ; on serait mieux avisé d'apprendre à se satisfaire de ce qu'on a, plutôt que d'essayer de toujours obtenir ce qui nous manque. Cela signifie qu'on ne peut concevoir le désir comme une condamnation à la souffrance qu'à la condition de laisser de côté la question de la sagesse, c'est-à-dire du meilleur rapport que nous pouvons construire vis-à-vis de nos propres désirs.

Si nous nous laissons guider par nos désirs, nous nous condamnons à la souffrance, parce que nos désirs sont naturellement divers, anarchiques, sans lois. Ça ne signifie pas qu'un être désirant soit nécessairement un être malheureux, ça signifie qu'un être qui laisse ses désirs guider seuls sa vie s'expose au malheur. Ce qui cause notre malheur, ce n'est donc pas le désir lui-même, mais le désir que nous n'avons pas éduqué, le désir sauvage qui nous impose son chaos. Il reste à savoir comment éduquer nos désirs, c'est alors le rôle de la raison qui doit être maintenant interrogé.

Si nous ne pouvons pas imputer notre souffrance au désir lui-même, la question qui doit être posée est celle de l'*usage* que nous faisons de nos désirs, et plus précisément celle d'un usage rationnel et réglé. Il s'agit donc de se demander si une existence heureuse est compatible avec le fait que nous soyons des êtres de désirs. Peut-on éduquer le désir à ne pas souffrir ?

La contradiction principale du désir, c'est qu'il est aveugle à ses propres conséquences. Désirer, c'est être poussé vers une satisfaction qu'on imagine, mais la réalisation du désir peut entraîner elle-même des souffrances plus grandes encore : ainsi l'héroïnomane qui anticipe mal les terribles conséquences du plaisir qu'il trouve dans sa substance. Le désir, spontané, s'impose à nous dans l'instant, et ne voit que sa jouissance proche. Pourtant, il faut compter avec le pouvoir en nous qui nous permet de voir plus loin que le présent immédiat : la raison. On définira la raison comme le pouvoir qu'a l'âme humaine de bien juger, c'est-à-dire de discerner le bien et le mal, et le vrai et le faux. La raison nous permet de considérer les conséquences de nos actions, elle nous permet de nous demander si ce qui nous semble bon dans l'instant ne va pas entraîner des souffrances futures. De ce point de vue, l'opposition entre raison et désir n'implique pas que la raison s'oppose au plaisir : au contraire, c'est la volonté d'atteindre un plaisir plus grand encore qui nous pousse à soumettre nos désirs à la raison. Mais la raison s'exerce au prix d'un effort, alors que le désir s'impose à moi. Comment la raison pourrait-elle avoir assez de force pour s'opposer à mes désirs ?

Il serait bien naïf d'imaginer que notre raison et notre intelligence aient la force de s'opposer par elles-mêmes à nos désirs, *au moment même* où ceux-ci s'exercent. Reconnaître la puissance du désir suppose donc de reconnaître que l'exercice de la raison doit être quotidien, constant, ferme et bien dirigé. Il faut que l'exercice de ma raison transforme ce que je suis, il faut que mes désirs eux-mêmes soient transformés. C'est pour cela que la question de l'*habitude* est centrale pour la sagesse épicurienne, et qu'elle est indissociable de l'exercice de la raison : la distinction entre les désirs naturels et non-naturels, entre nécessaires et non-nécessaires, au-delà d'être une simple règle pratique d'après laquelle structurer sa vie, doit d'abord être un objet de méditation. Ce que l'éthique épicurienne nous propose de faire, c'est de nous construire de bonnes habitudes, en fonction d'un exercice constant et appliqué de la raison. Libérer le désir de la souffrance suppose donc un certain art de vivre, qui doit toujours en même temps être un certain art de philosopher.

On peut penser la possibilité de vivre nos désirs sans souffrance à partir du moment où nous apprenons à être satisfaits de ce que nous avons. Ce qu'il s'agit donc d'éviter, c'est la dépendance à nos désirs : c'est quand nous sommes dépendants du fait même de désirer que nos désirs nous renvoient nécessairement de souffrance en souffrance. Cependant, apprendre à être satisfait de soi, n'est-ce pas du même coup supprimer tout ce qu'il y a d'actif et de créatif dans le désir ? Autrement dit, soumettre le désir à la simple recherche du plaisir, n'est-ce pas en réalité le mutiler ?

Il est possible qu'en interrogeant les conditions de possibilité d'un désir exempt de souffrance, nous ayons fait l'impasse sur la question cruciale : désirer sans souffrir, est-ce là vraiment quelque chose que nous *devons désirer* ? N'y a-t-il pas dans le désir une puissance vitale qui va bien plus loin qu'un simple rapport au plaisir et à la douleur ?

Il ne s'agit évidemment pas ici de valoriser la douleur *en soi*, ce qui n'aurait pas de sens. Il s'agit simplement de dire que la souffrance qui borde nos désirs peut être le signe de quelque chose de plus grand que nos désirs eux-mêmes. Si désirer c'est être poussé vers une satisfaction imaginaire, il semble qu'un désir non-réalisé soit par définition un désir en échec. Pourtant, il faut bien voir le désir comme une certaine forme d'impulsion vitale : un désir insatisfait ou irréalisable ne cesse pas par là-même d'exister, et continue à s'exercer sous des formes différentes. Le désir qui ne trouve pas sa réalisation dans le monde réel va la produire sur un mode imaginaire : et c'est ce que Freud appelle la sublimation. La sublimation, pour Freud, c'est le processus psychique qui transforme des pulsions irréalisables (surtout sexuelles) en les orientant vers un objet socialement valorisé. De façon typique, dans la création artistique, ce sont des frustrations et des désirs irréalisables qui viennent prendre une nouvelle forme, méconnaissable ; l'énergie liée à une pulsion originellement sexuelle peut venir s'investir dans des projets de création - artistique, scientifique, philosophique, religieuse. C'est, pour Freud, la forme la plus haute du désir. On pourrait ainsi dire la chose suivante : un désir en échec n'est pas celui qui ne trouve pas son objet dans le monde réel, comme s'il s'agissait de trouver dans le monde un objet qui puisse correspondre exactement à ce qu'on imaginait. Un désir en échec est celui qui ne stimule pas nos puissances d'imaginer et de créer. En fait, ce que montre tout désir insatisfait, c'est qu'il y a *plus* dans notre désir que dans la réalité. Le désir insatisfait manifeste et entretient la puissance de notre imaginaire.

Il semble donc qu'on puisse accorder à la souffrance de la frustration des fonctions essentielles pour notre humanité même. De ce point de vue, la volonté de désirer sans souffrir témoigne d'une mécompréhension radicale du désir. Le désir n'a pas simplement pour but de combler un manque, comme si le désir nous demandait de retrouver à l'identique un état de satisfaction antérieur - comme si le désir n'était qu'un mouvement de retour. Dire ceci, c'est enlever au désir toute sa dimension créatrice. On pourrait trouver chez Nietzsche deux portraits, qui incarnent chacun deux compréhensions radicalement opposées du désir : l'idéal du désir sans souffrance, c'est l'idéal du dernier homme, l'idéal d'un bonheur stable de jouissance sans douleur et sans effort. Le dernier homme veut sa jouissance (la "bonne santé") et la sécurité de sa jouissance, désirer sans souffrir est son seul idéal. Mais tout ce qui reste ici n'est qu'un fantôme de désir : le dernier homme est l'homme médiocre et résigné qui ne désire rien de plus que de s'intégrer au troupeau. A l'opposé, le second portrait est celui du surhomme, qui a compris que les valeurs étaient quelque chose à inventer, et que l'homme était quelque chose à dépasser. Ce qui caractérise le surhomme c'est sa "grande santé", définie non pas comme état constant et continu de satisfaction, mais par une capacité à s'exposer à la maladie, à la souffrance, et à faire varier ses perspectives en fonction d'elles. Comme l'annonce Zarathoustra, "il faut avoir du chaos en soi pour enfanter une étoile dansante" : il n'y a pas de création et de dépassement de soi sans une capacité à passer par la souffrance. Selon le jeu de mot de Nietzsche, c'est "la flèche de son désir" qui pour l'homme pointe vers le sens de son existence - un sens qui est toujours à construire. Le désir se nourrit de sa souffrance, non simplement comme un moteur et une impulsion, mais comme le lieu à partir duquel le sens même de sa recherche s'élabore.

La question de savoir si l'on peut désirer sans souffrir ne peut nous paraître capitale qu'à la condition de méconnaître toute la profondeur existentielle du désir. Si l'on place les affects immédiats de jouissance et de souffrance comme juges du désir, il ne peut pas nous rester plus qu'un désir dégénéré - puisque la dégénérescence c'est le fait de déchoir de son *genre*, de son essence. Plaisir et douleur ne sont que les effets sensibles du mouvement même de la vie qui passe dans le désir et lui donne son véritable sens.

[Synthèse] Le désir est encadré par la souffrance. Avant qu'il apparaisse, il y a la souffrance du manque ; après qu'il apparaisse, il y a la souffrance de l'accoutumance et de la dépendance. Mais nous ne sommes pas soumis au manque et à la dépendance comme à une fatalité : si le désir est myope et ne peut voir que l'instant, la raison est un pouvoir en nous qui peut lui rendre la vue. La raison, comme faculté de penser dans le temps, sur la durée, permet au désir de coïncider avec ce qu'il veut être : la recherche d'un plaisir. C'est donc en faisant usage de notre raison et en structurant notre vie conformément à elle que nous pouvons désirer sans souffrir. Mais il se pourrait que l'essentiel, dans le désir, ne soit pas le but qu'il se donne. Soumettre son désir à la raison, c'est le soumettre à une exigence de stabilité et de constance ; ce faisant, ce qu'on supprime dans le désir, c'est sa dimension productive, c'est le fait que le désir nous ouvre au nouveau, à l'inconnu.

[Réponse] La question centrale, ici, est donc de se demander quelle est la *valeur* de la volonté d'enlever toute souffrance de nos désirs. Cette identification du désir à une simple recherche de plaisir, c'est l'idée directrice de notre société de publicité et de consommation, et notre critique ici doit être d'autant plus radicale. Certes, toute souffrance est un mal en soi, mais une fois que nous avons dit cela il reste encore à se demander dans quels projets, dans quels processus la souffrance intervient. Il n'y a en fait pas de démarche artistique, philosophique, scientifique possible sans insatisfaction. Ce qu'il s'agit de voir, c'est que la souffrance n'est pas qu'un caractère superficiel qui s'ajouterait au désir, et qu'on pourrait aussi bien mettre de côté. La souffrance est un lieu de non-coïncidence avec soi, c'est un temps qui nous appelle à remettre en question notre volonté, à nous redéfinir, à mieux cerner nos exigences vis-à-vis du monde et de nous-même. Nietzsche, Van Gogh, Parker : les grands désirs sont toujours en même temps des désirs souffrants, parce que dans cette souffrance se tient la possibilité d'une conscience plus aiguë de ce que nous sommes appelés à inventer.